

Du voyage à l'utopie: l'établissement d'une communauté dans le Nord-Ouest canadien

par

Rachel Lauthelier
Université de Montréal
Montréal (Québec)

RÉSUMÉ

Le terme du voyage est tout aussi important que son déroulement puisque c'est fréquemment la représentation de ce que l'on va trouver qui incite au départ. C'est la raison pour laquelle les récits de voyage et les récits utopiques sont généralement imbriqués. Les récits utopiques commencent souvent par un voyage lointain, car c'est dans un ailleurs difficilement accessible que se situent les cités idéales. Leur isolement est une garantie de leur pérennité. Au XIX^e siècle, des missionnaires voyageurs se sont établis au confluent des rivières Rouge et Assiniboine afin d'évangéliser la région. À l'écart du monde, la communauté qu'ils ont constituée rappelle en de nombreux points l'utopie de Thomas More. Bien que d'origines fort différentes, les individus de cette société se sont regroupés sous l'égide d'une même religion, le catholicisme, et d'une même langue, le français. Les prélats ont attribué des lots de terre à chacun pour qu'ils mènent une vie réglée par les travaux des champs, ponctuée par les offices religieux. Dans le dernier quart du siècle, de nouvelles voies de communication ont ouvert cette région au reste du monde, et l'afflux d'immigrants a perturbé la vie tranquille qui s'y menait. En réaction, on relève deux mouvements, le patriotisme et le messianisme, qui véhiculent aussi des lieux communs inhérents à l'expression utopique.

ABSTRACT

Arriving at the end of a trip is just as important as getting there because it is often imagining the destination that motivates the departure. This is the reason why travel narrations and utopian stories are generally interwoven. Utopian stories often begin with a trip to

somewhere far away because the ideal city is located in a barely accessible elsewhere; that the city is isolated guarantees its perpetual attraction. In the nineteenth century, travelling missionaries settled at the confluence of the Red and Assiniboine Rivers to evangelize the region. Cut off from the world, the community they formed reminds us, in many respects, of Thomas More's Utopia. Although of very different origins, the members of the community shared a common religion, Catholicism, and the same language, French. The prelates allocated plots of land to each individual to ensure he had an ordered life of work in the fields, punctuated by church services. In the last quarter of the century, communication routes opened the region up to the larger world and the arrival of immigrants disturbed this quiet life. In reaction to this, two movements can be noted: patriotism and messianism, which also convey features inherent in utopian expression.

La littérature de voyage a des affinités avec le récit utopique. On peut même avancer qu'il n'y a pas d'utopie sans voyage, car l'utopie se situe toujours dans un ailleurs, proche ou lointain, parfois si indéfini qu'il justifie d'emblée son appellation *ou-topos* «en aucun lieu». L'histoire de la découverte et de la colonisation du continent américain est une série d'aventures au long cours et de projets utopiques. Dans le cadre géographique que constitue l'Ouest canadien, le meilleur exemple de l'imbrication de ces deux notions est sans aucun doute l'œuvre d'Alexandre Taché.

Aventureux, mû par la foi et l'énergie du missionnaire, Taché a longuement parcouru le Nord-Ouest et s'est épris de son immensité naturelle. Et, si au début de sa mission, il s'est demandé ce «[q]ue ferait une population nombreuse au milieu de ces plaines» (Taché, 1901, p. 10) inhospitalières, il suffit de lire ses ouvrages pour s'apercevoir qu'il a travaillé toute sa vie afin que les établissements humains y trouvent leur raison d'être. Construire une société au milieu de nulle part est le défi qu'il a voulu relever. Par le biais de son récit, nous suivrons le lent cheminement d'un peuple qui bâtit la cité dans laquelle il voulait vivre.

AU PAYS DE NULLE PART

Grâce aux œuvres d'Alexandre Taché, nous découvrons l'Ouest du Canada, qui est l'un des nouveaux pôles de

colonisation au XIX^e siècle. Quand le père Guigues, provincial des oblats du Canada, l'envoya dans le Nord-Ouest, il n'avait que vingt et un ans et il se faisait une joie de mettre son courage à l'épreuve. Il ne fut pas déçu puisque le voyage dura presque deux mois dans des conditions très difficiles. La journée, par tous les temps, il naviguait dans un petit canot d'écorce; la nuit, il dormait à la belle étoile, sur le sol gelé. La nature qu'il traversait n'était que forêt épaisse et sombre; aussi, à son arrivée, fut-il immédiatement séduit par la vastitude de la prairie, un «océan de petit foin» qui «offre le meilleur pâturage» (Taché, 1901, p. 6). La Vérendrye, qui avait été le premier à décrire cette région, avait vanté les bonnes conditions agraires qu'offraient les prairies. Cependant, Taché reconnaissait être «sur les limites du désert» (Taché, 1901, p. 10), là où le bois indispensable à tout établissement humain manquait terriblement. En fin de compte, il démystifia quelque peu cet endroit que l'illustre voyageur avait appelé la «*région fertile* [...] du département du Nord» car, selon lui, elle «n'a pas plus de la moitié de [sa] superficie propre à la colonisation» (Taché, 1901, p. 14). S'il ne crut pas que toutes les prairies fussent propices aux cultures, en revanche, il vanta l'environnement favorable à l'exploitation agricole que constituaient les vallées des rivières Rouge et Assiniboine. D'ailleurs, la colonie de Selkirk, la première qui se soit établie dans la région, ne s'y était pas trompée et avait choisi le confluent de ces deux rivières pour son installation. Là, une terre fertile s'offrait à la culture sans gros travail de défrichage, et des forêts à proximité fournissaient aux habitants le bois de construction et de chauffage dont ils avaient besoin. En 1811, avec l'accord de la *Hudson's Bay Company*, Selkirk y avait fait venir un groupe de paysans écossais. Ils les avaient convaincus d'entreprendre ce long voyage en leur promettant de meilleures conditions de vie qu'en Europe. Après avoir traversé l'Atlantique et la mer d'Hudson, les colons empruntèrent fleuves et lacs pour atteindre la vallée de la rivière Rouge. Là, ils reçurent un lot de terre qu'ils s'engagèrent à cultiver pour la communauté. Ce vaste projet, philanthropique tout autant que commercial, qui permettait à quelques familles écossaises de fuir la disette de leur pays et de s'installer en terres vierges pour y constituer une société autonome, représente l'une des premières réalisations utopiques de l'Ouest. Mais Selkirk avait sous-estimé la rigueur des hivers. Les colons se sont vite découragés et ont préféré rejoindre les chasseurs de la *Hudson's Bay Company*

plutôt que de s'échiner sur un sol qui ne leur donnait que bien peu de nourriture.

Quand le jeune Taché a rejoint M^{sr} Provencher sur le site de la Rivière-Rouge, la colonie de Selkirk n'existait plus, mais à l'emplacement même qu'elle avait choisi pour s'installer se développait Saint-Boniface avec sa communauté catholique à l'identité ethnique complexe. La population bigarrée qui habitait dans les Territoires du Nord-Ouest, c'est-à-dire «[q]uatorze nations civilisées, vingt-deux tribus sauvages et des métis nés des alliances de ces différents peuples» (Taché, 1901, p. 73), était présente dans cette paroisse. La diversité des origines et la variété des langues donnaient à cette société un caractère à part auquel Taché fut très attentif. Il savait que l'avenir de la communauté reposait sur l'union de ces individus. L'intérêt qu'il portait lui-même aux autochtones allait au delà de son rôle de missionnaire; il éprouvait bien sûr le désir d'évangéliser les tribus qui s'adonnaient encore aux cultes païens, mais il voulait aussi connaître leurs mœurs, dont il a d'ailleurs longuement fait état dans son *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique* (Taché, 1901). À une époque où l'on méprisait encore fortement les autochtones, il affirmait clairement son point de vue: «le sauvage est un homme; homme intelligent» (Taché, 1901, p. 88). Il faisait preuve du même état d'esprit à l'égard des Métis, que ses contemporains ne considéraient pourtant pas mieux que les Amérindiens. Les origines de ce groupe ethnique remontaient à l'arrivée des premiers Européens dans l'Ouest, au XVII^e siècle, et il n'avait fait que croître avec la proximité, aux siècles suivants, des employés de la *Hudson's Bay Company*. Nés dans ce pays inhospitalier, les Métis étaient mieux armés que les colons pour en affronter la rudesse.

Car, dans le Nord-Ouest, la vie était dure, comme partout où l'on tente d'appivoiser la nature, et peut-être encore plus qu'ailleurs, à cause des hivers très longs et très froids. C'est pourquoi l'écrivain Taché, avec une pointe d'ironie, s'attriste que «[l]es optimistes [aient] l'air de croire que tout se passe [là] comme dans le meilleur des mondes», entre autres parce qu'il y a de la glace, alors que chez eux c'est «un article de luxe» (Taché, 1901, p. 2). Certaines années, il neigeait tant qu'au printemps, les rivières sortaient de leur lit pour inonder la vallée. À ces cruelles débâcles, il faut ajouter les nuées de sauterelles qui se sont abattues sur les récoltes à plusieurs reprises. Enfin, des premiers

temps de la colonie jusqu'au milieu du siècle, les animaux domestiques faisaient défaut, et de nombreux cultivateurs n'enseménçaient que des champs de petite dimension. S'ils enduraient un de ces fléaux naturels, le restant de la récolte était réservé à la semence de l'année suivante, et la disette faisait rage. Or, comme son prédécesseur Joseph-Norbert Provencher, Alexandre Taché est toujours resté confiant, et l'espoir d'attirer de nouveaux colons l'a encouragé à continuer sa mission. Il pensait en effet que «[s]i la partie méridionale se peuplait [et] si les communications devenaient plus faciles [...] peut-être qu'alors la désolation qui règne sur ces terres perdrait de ses rigueurs» (Taché, 1901, p. 5).

Il faut dire qu'à cette époque, se rendre de Montréal à Saint-Boniface représentait une véritable expédition. Les voyageurs effectuaient ce long périple en canots d'écorce, empruntant les cours d'eau et les lacs sur plusieurs centaines de kilomètres. Là où les rapides étaient trop dangereux, les hommes portaient les embarcations, ce qui ralentissait considérablement leur course. Par ailleurs, il était plus prudent d'entreprendre ces voyages au printemps, lorsque la fonte des glaces et des neiges remplissait le lit des cours d'eau. Dans *Vingt années de missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique*, Taché décrit longuement les difficultés de la navigation. Enfin, au terme de l'expédition, cette nature toute-puissante, qu'il avait fallu traverser avec peine, était «comme le seuil de la porte qui nous laissait pénétrer dans notre nouveau séjour; c'était comme la barrière qui allait se fermer derrière nous» (Taché, 1866, p. 9). Ce sentiment d'enfermement est constamment présent dans le récit de Taché, et le vocabulaire en témoigne avec des mots tels que «séquestré», «encerclé», «isolé» et «enfermé». Or, l'isolement est un des lieux communs majeurs de la cité imaginée par Thomas More. C'est en effet à l'écart de l'humanité dans un vide géographique et temporel qu'il situe son *Utopia*. L'emplacement de la colonie de Selkirk n'est pas une île à proprement dire, mais elle en a toutes les caractéristiques. D'un côté, il y a un «océan de petit foin» (Taché, 1901, p. 6) presque aussi impossible à traverser qu'un désert puisqu'on n'y trouve ni eau ni abris. De l'autre côté, ce sont les montagnes et les forêts qui isolent Saint-Boniface. Rappelons enfin qu'à cette époque, on ne pouvait s'y rendre que par voie d'eau, ce qui accentue son caractère insulaire. Mais, à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, il n'était plus nécessaire d'avoir l'étoffe d'un athlète pour se rendre

dans le Nord-Ouest. Les chemins de fer et les bateaux à vapeur permettaient d'aller à Saint-Boniface, *via* Saint-Paul, avec moins de désagréments quoique cela représentât toujours un périple d'assez grande envergure. Grâce, en outre, au développement ferroviaire, une poste régulière fut établie avec Saint-Boniface chaque six semaines, ce qui permettait à la région de «se rattacher au reste du monde civilisé»¹. Cependant, son isolement ne prit véritablement fin qu'en 1871 avec l'arrivée du télégraphe à Winnipeg. Jusqu'à cette date, les paroisses des vallées des rivières Rouge et Assiniboine s'étaient développées en vase relativement clos. Ainsi emmurée par la nature, sous l'égide de la religion catholique, la population de Saint-Boniface et des alentours a réussi, malgré son apparente hétérogénéité, à se constituer en une véritable communauté.

AUTOUR D'UN CLOCHER

De la fondation de la colonie à son apogée, on retrouve l'Église. Les oblats ont contribué à l'édification des communautés du Nord-Ouest et à leur maintien. D'hommes de foi, ils se sont faits hommes de loi, prenant parti dans les affaires politiques de leur collectivité. En 1818, à la demande de Selkirk, Joseph-Norbert Provencher s'était rendu à la Rivière-Rouge pour offrir les services de l'Église aux 222 catholiques de la colonie. Il y était resté et avait œuvré pour le maintien de cette communauté. Cinquante ans plus tard, en 1868, 5 170 personnes sont affiliées aux différentes paroisses catholiques de la vallée, dont Saint-Boniface qui comptait déjà 1 235 habitants². Cette population était composée à 89 % de Métis, les 11 % restant étaient d'origine canadienne et européenne. Pendant toute cette période, les oblats se firent les apôtres de la Rivière-Rouge, ralliant à la religion chrétienne un grand nombre des Métis qui vivaient alentour. Ils ont aussi entrepris de généraliser la scolarisation. Ils tenaient beaucoup à ce que les paroissiens fussent éduqués, car l'instruction, qu'ils estimaient être le ciment de toute société, était ce qui leur paraissait faire le plus défaut à la communauté. Aussi, dès le milieu du siècle, quatre sœurs grises de l'Hôpital de Montréal furent envoyées en renfort à Saint-Boniface pour la création de la première école élémentaire. Et, en 1854, à la suite de maintes requêtes, Taché obtint finalement de l'Archevêché de Montréal les fonds nécessaires à la fondation d'un collège. Quatre ans plus tard, c'est un pensionnat pour jeunes filles et un orphelinat qui ouvriront

leurs portes à Saint-Boniface. En une cinquantaine d'années, les oblats ont participé au développement d'une société rurale, sédentarisée et éduquée dans une région où le nomadisme lié à la chasse dominait et où l'instruction était pauvre, voire inexistante. Non contents de s'impliquer dans la vie religieuse, les prélats furent aussi présents dans la vie sociale et politique de leur communauté.

La fondation du diocèse de la Rivière-Rouge ne fut pas un acte dénué d'engagement politique. Après la conquête, l'Église catholique canadienne avait été privée de son statut et se voyait interdire toute division hiérarchique dans les territoires britanniques. Or, M^{gr} Plessis, qui avait pris possession de son siège archiépiscopal au début du siècle, contourna cet interdit en envoyant trois missionnaires à la colonie de Selkirk, dans le Nord-Ouest, bien au delà des deux Canadas. Cette décision avait un caractère politique non avoué: créer peu à peu, à l'Ouest de la contrée occupée par les Anglais, une Église indépendante de celle de Québec. La colonie écossaise et catholique établie à la Rivière-Rouge servait à point cette ambition. Dès qu'il en eut la possibilité, l'archevêque de Québec éleva Joseph-Norbert Provencher à la dignité épiscopale de ce nouveau district. Tout ne fut ensuite qu'une question d'années, et le jeune évêque en avait conscience: «Je mettrai autant de temps à bâtir mon église qu'autrefois Salomon. Il a fait une merveille du monde, moi je ferai la merveille de l'extrémité du monde»³. Cette comparaison avec Salomon ne manque pas d'intérêt dans le cadre de notre étude. Le règne du patriarche hébreu correspond à l'apogée du peuple d'Israël à Jérusalem. Faut-il en déduire que, pour Provencher, le Nord-Ouest serait une autre terre promise, située aux confins du monde? En effet, c'est bien une cité idéale qu'il a l'ambition d'ériger, un lieu où la fraternité humaine serait placée sous le signe de l'amour du divin.

En 1868, Taché écrivait que le «Département du Nord» était divisé en trois parties: le Territoire du Nord-Ouest, la Terre de Rupert et enfin la colonie de la Rivière-Rouge, qui nous intéresse tout particulièrement. Cette dernière, «au confluent des deux rivières [...] a l'avantage d'être tracée à rond de compas. Nous sommes enfermés dans un cercle» (Taché, 1901, p. 51-52). Dans cette description topographique qu'Alexandre Taché a faite de Saint-Boniface, nous retrouvons la

caractéristique principale de l'insularité: une terre de forme plutôt arrondie, entourée d'eau, comme l'île de Thomas More qui a «l'aspect d'un croissant de lune» dont les deux bouts «ont l'air tracé au compas» (More, 1987, p. 138). Bien que la colonie restât sous l'autorité de la *Hudson's Bay Company*, sa situation géographique l'avait dotée d'un «caractère politique à part» (Taché, 1901, p. 52) et d'une relative indépendance qui lui permit longtemps d'évoluer selon son bon vouloir. L'Église s'est donc développée sans heurt dans les territoires du Nord-Ouest, mais avec la modernisation des moyens de transport et l'afflux incessant de nouveaux immigrants non catholiques et non francophones, l'affirmation identitaire de ce petit peuple isolé apparut peu à peu comme une priorité. L'Angleterre s'intéressait de plus en plus à ces terres rendues accessibles, ce qui inquiétait la communauté. On

[...] ose se flatter que l'étranger ne recevra pas ici une préférence injuste; que dans les grandes et savantes combinaisons qui sont préparées par la mère patrie et son frère aîné, le Canada, on ne perdra pas tout à fait de vue l'histoire de son passé (Taché, 1901, p. 54).

Cette inquiétude était justifiée. Nous verrons que le contact forcé avec l'extérieur a fortement ébranlé la communauté de la Rivière-Rouge, en donnant naissance à des mouvements patriotiques et messianiques qui ont marqué l'histoire de la future province du Manitoba.

UNE UTOPIE POLITICO-RELIGIEUSE ET UN MESSIANISME NATIONALISTE

1870 marque une date importante dans l'histoire du Manitoba puisque c'est l'année durant laquelle s'effectua officiellement le transfert des terres de la *Hudson's Bay Company* au gouvernement canadien. Le mouvement qui favorisait l'expansion du Canada vers l'Ouest avait commencé dès la décennie précédente. Le flux de nouveaux colons ne cessa d'augmenter, surtout lorsque l'État se chargea officiellement de la distribution et de la vente des terres. La venue de cultivateurs anglophones et allophones dans les environs de Saint-Boniface perturba considérablement les ecclésiastiques. Ces derniers sentaient le risque que leur société encourait à se voir rapidement submergée par des individus ne partageant ni leur langue ni leur croyance. Taché avait d'ailleurs ressenti cette crainte dès 1868:

[s]équestré du reste du monde depuis si longtemps [ce petit peuple] voit les communications devenir plus faciles et le flot de la civilisation avec ses avantages, et peut être, hélas! son écume, menacer de repousser le flot de son extrême liberté [...] (Taché, 1901, p. 53)

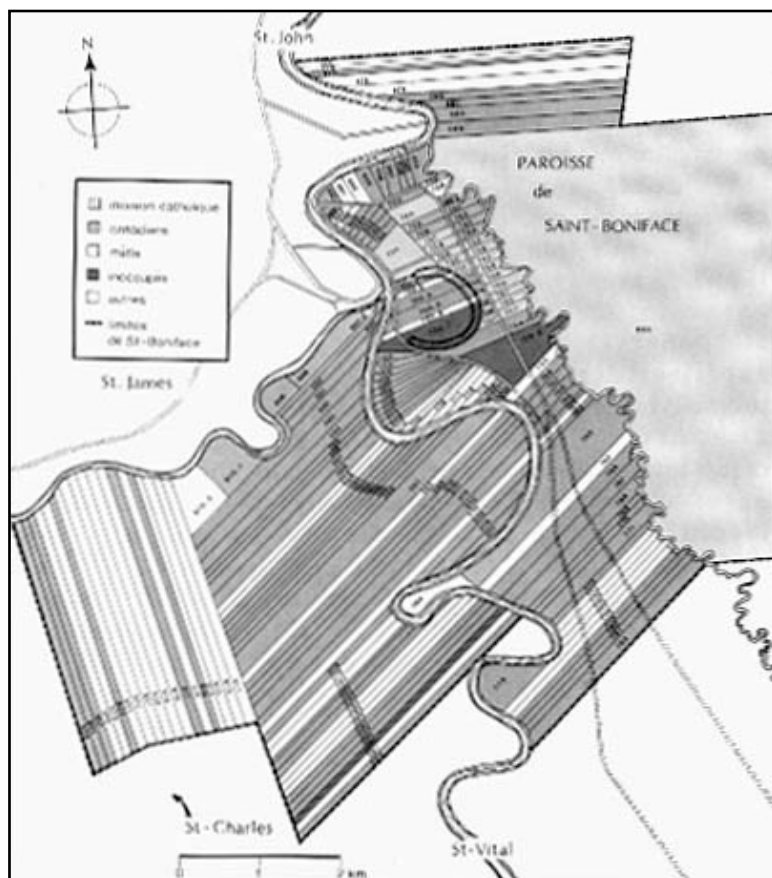
L'agencement des mots «séquestrés» et «liberté» nous permet de relever un paradoxe propre à la majorité des expressions utopiques. Ainsi, à plusieurs reprises, Thomas More insiste sur le fait que les Utopiens sont libres⁴; mais cette liberté est toute relative, puisque, si l'on se penche un peu plus sur la question, on s'aperçoit qu'ils ne peuvent pas voyager à leur guise et qu'ils risquent les travaux forcés s'ils s'aventurent au delà de leur province sans autorisation (More, 1987, p. 162). Eux aussi sont véritablement séquestrés et croient pourtant être libres.

Malgré sa crainte, Taché fut l'un des premiers à reconnaître que les plaines de l'Ouest étaient assez étendues et assez riches pour accueillir une multitude de nouveaux cultivateurs qui sauraient les mettre en valeur. Mais il voulait que la société francophone et catholique, à l'édification de laquelle il avait consacré son existence, constitue le noyau de ces nouveaux établissements. Ainsi, avec le soutien de M^{gr} Langevin, qui lui succédera et qui était, à l'époque, supérieur des oblats du Manitoba, Taché s'appliqua à promouvoir les peuplements de groupes francophones qui, aux alentours des paroisses déjà en place, serviraient de bases à des communautés homogènes. Robert Painchaud (1987), qui a minutieusement étudié les mouvements de population dans le Manitoba à la fin du siècle dernier, a relevé deux voies d'appropriation de la terre par l'Église. Tandis que M^{gr} Taché donnait sa préférence au peuplement en «bloc», M^{gr} Langevin privilégiait le peuplement en «chaîne». Le premier type consistait à acheter des groupes de terrains agglomérés pour favoriser une grande densité de francophones sur une surface déterminée; le second répondait au mouvement de population qui se dessinait vers l'Ouest et qu'il s'agissait de suivre, voire même de devancer, en établissant des communautés se jouxtant.

Lorsqu'on regarde une carte d'époque de la paroisse de Saint-Boniface et des alentours (figure 1), on est étonné de voir avec quelle symétrie les lots de terre ont été découpés. Un urbaniste, tout droit venu d'*Utopia*, semble-t-il, a tracé, mètre en main, des rectangles de terre égaux pour chacun. Quoiqu'il en soit, pour Taché comme pour Langevin, le processus

d'occupation des lots dépendait du nombre d'immigrants qu'ils attireraient et du nombre de Métis qu'ils sédentariseraient. Taché comptait sur le rôle-clé de ces derniers et, en 1869, il écrivit à l'un des évêques de la contrée pour l'encourager à s'approprier le plus de terres possible: «Poussez votre peuple à cette mesure: que les pauvres métis se saisissent du pays, autrement il leur faudra le laisser»⁵. Il se tourna aussi vers les Canadiens français du Québec pour leur demander de l'aide.

FIGURE 1



L'occupation des lots de la paroisse de Saint-Boniface
entre 1837 et 1860 (Dauphinais, 1991, p. 158)
[Carte reproduite avec la permission des Éditions du Blé
et de la Société historique de Saint-Boniface]

Or, l'immigration massive de Québécois, vers les États-Unis principalement, mais aussi en partie vers l'Ouest du pays, avait déjà affaibli la province au sein de la Confédération. Alors que le Québec proposait le rapatriement à ceux qui le désiraient, il aurait été illogique de promouvoir le peuplement du Manitoba (Painchaud, 1987). Quant aux Européens, Français pour la plupart, qui répondirent à l'appel de Taché, s'ils satisfaisaient l'exigence linguistique du prélat, ils le déçurent quant à leur pratique religieuse. Il fit moins appel à eux par peur que leur laïcité ne se propage chez ses fidèles. Le nombre d'immigrants franco-catholiques n'était pas aussi important que l'aurait espéré l'Église et il ne fut pas comparable à l'afflux d'immigrants des îles Britanniques. Cependant, les régions où Taché avait choisi d'accueillir les plus fortes densités de francophones restèrent des bastions de la présence francophone. L'instruction qui leur était donnée dans leur langue joua sans doute un rôle primordial dans cette prééminence.

La question de l'appropriation territoriale dans un but de préservation culturelle se posa avec acuité lorsque le Canada décida de retirer à l'Église ses droits en matière d'enseignement. En 1870, Taché, aidé du gouvernement provisoire, avait proposé au parlement de reconnaître les écoles protestantes et catholiques séparées, projet qui fut adopté à l'unanimité. Or, sept ans plus tard, l'État voulut abolir cet accord pour en ratifier un autre qui donnait la primauté à «l'école neutre», c'est-à-dire à l'école laïque. C'était ne pas tenir compte du prélat pour qui la cause de l'enseignement chrétien dans le Nord-Ouest avait été un projet de vie pendant quarante-cinq ans. Avec la pugnacité qui le caractérisait, Alexandre Taché écrivit une réplique qui étouffa le projet de loi pour quelques années. Il en avait appelé à la conscience individuelle des Canadiens anglais:

Permettez aux catholiques de jouir de la liberté que vous réclameriez certainement pour vous-mêmes si vous étiez à leur place, ne vous mêlez pas de leurs écoles autrement ni plus que vous ne voudriez qu'ils ne le fissent dans le cas où ils représenteraient la majorité dans la province (cité dans Parent, 1952, p. 46).

Ce n'est qu'en 1889 que le débat revint à l'ordre du jour, lorsque la loi abolissant les écoles catholiques fut sur le point d'être votée. Cette fois M^{gr} Taché eut beau riposter, ces deux premières lettres, publiées dans le *Winnipeg Free Press* les 10 et 21 août

1889, pas plus que les suivantes, n'arrêtèrent l'abrogation en cours (Taché, 1893).

Les écrits qu'il a publiés par la suite et jusqu'à sa mort concernent tous l'injustice que le Canada a commise vis-à-vis de l'Église en lui refusant le droit d'éduquer selon ses principes. Si Taché a usé de ses dernières forces pour élever la voix contre cette loi, c'est qu'elle était liée à toute sa vie et qu'il devait ressentir cet échec bien plus profondément que quiconque. En effet, dès son arrivée à la Rivière-Rouge, il avait œuvré pour que cette petite communauté francophone de l'Ouest s'accroisse sous l'aile protectrice de la religion catholique. Il fut, avec Provencher, le promoteur des écoles du Manitoba, et l'on comprend aisément qu'il leur donna une teneur spirituelle, d'autant plus qu'il comptait beaucoup sur les vocations religieuses que pouvait susciter cette instruction. Les Métis qui prononçaient leurs vœux étaient de nouvelles recrues pour propager la foi auprès de leur peuple. Et si les vallées des rivières Rouge et Assiniboine ne s'étaient pas ouvertes au monde, la primauté des écoles catholiques aurait sans doute perduré et, avec elle, la propagation du français. L'importance qui est ainsi accordée aux études nous permet de relever une nouvelle similarité avec *Utopia*, où chaque individu reçoit une instruction de qualité. «[S]ur la recommandation des prêtres» les meilleurs élèves obtiennent même une dispense de travail afin de pouvoir «se consacrer tout entiers aux études» (More, 1987, p. 152). L'instruction est le pilier de toute collectivité qui se veut distincte: que ce soit la société imaginaire de More ou au sein de la communauté édifiée par Taché, le bon encadrement d'une élite intellectuelle est nécessaire à l'affermissement de l'idéologie utopique.

Sur cette toile de fond, pour le moins chargée, se développait la question de la nation métisse. En 1868, Taché avance que «[l]e "Département du Nord" compte environ quinze mille Métis» (Taché, 1901, p. 77), et nous l'avons vu, selon le recensement de la même année, ils constituent 89 % de la population des vallées des rivières Rouge et Assiniboine. Les Métis francophones, qui ont véritablement élaboré une culture distincte, formaient une population homogène dont les revendications se faisaient de plus en plus pressantes. D'autant plus qu'à peine arrivés dans la colonie, la plupart des Ontariens se prononçaient pour l'annexion de la région au Canada, faisant

fi de toute la population qui y vivait depuis plusieurs décennies. Pire que cela, le journal *Nor'Wester*, qui devint l'organe de presse des Ontariens de l'Ouest dès 1859, vantait la supériorité raciale et économique des *Canadiens* sur les Métis (Dauphinais, 1991). Taché, qui a toujours défendu la cause de son peuple, n'hésita pas à prendre position: «nos métis ne sont pas une race inférieure. Loin de rougir de leur origine, ils en sont fiers» (Taché, 1901, p. 77). C'est justement cette fierté qui, sous la flagrante injustice qui leur fut faite, a éveillé la conscience collective d'un peuple.

Durant l'été 1869, les arpenteurs du gouvernement canadien vinrent préparer l'arrivée de la première vague d'immigration ontarienne et, ce faisant, soulevèrent l'indignation de la population. Louis Riel prit immédiatement la tête d'un mouvement de protestations. Le groupe qu'il a formé a d'abord mis fin à l'arpentage des terres. Puis, encouragés par la force que procure l'union, les Métis s'emparèrent du fort Garry, où ils établirent leur quartier général. Ils avaient pour but de créer un gouvernement provisoire leur permettant de négocier les termes de l'annexion avec le Canada, ce qu'ils firent. Les pourparlers s'engagèrent alors sur la base des revendications de la «Liste des droits» établie par les Métis en mars 1870. Cette liste faisait état de leurs exigences sociales, politiques et économiques. Après de longues discussions, le gouvernement canadien accepta d'octroyer 1,4 million d'acres de terre aux Métis, de reconnaître les écoles séparées et l'égalité du français et de l'anglais. L'*Acte du Manitoba* reçut la sanction royale le 12 mai 1870; le 15 juillet, une petite partie des terres de la *Hudson's Bay Company* devint officiellement la cinquième province de la Confédération canadienne. La suite de l'histoire a montré que le gouvernement fédéral n'a que bien peu respecté ses engagements envers le gouvernement provisoire. Nous nous appliquerons plutôt à montrer comment les revendications métisses mettent à jour un messianisme à caractère utopique.

À la fin de son procès, qui eut lieu au cours de l'été 1885, Louis Riel revendiqua le droit divin pour justifier l'appropriation du sol par les Métis. Un court passage, extrait de sa plaidoirie, nous montre bien sur quoi reposait son raisonnement:

En Angleterre, en France, les Anglais, les Français, possèdent le sol. Les premiers qui furent en Angleterre

devinrent les propriétaires du sol, et ils l'ont transmis de génération en génération. Par le sol ils sont devenus une nation. Qui fait les nations? Le même qui les a créées, Dieu. Dieu est le maître de l'univers, notre planète est sa terre, et les nations et les tribus sont les membres de sa famille, et, comme un bon père, il donne une portion de ces terres [...] à chacun de cette nation, de cette tribu [...] c'est sa part d'héritage (cité dans Martel, 1985, p. 326).

Les Métis sont considérés dans leur entité collective, c'est-à-dire comme nation reconnue, légitimement héritière des terres que Dieu lui a données. Quant à Riel, il se fait le porte-parole du divin, rôle qu'il a revendiqué jusqu'à son procès. Il a même écrit une lettre à Taché afin que ce dernier témoigne que sa «vocation [était] celle d'un prophète»⁶. Révolté par l'oppression que subit son peuple, Louis Riel a peu à peu développé une conscience prophétique de type millénariste (Martel, 1985). Il annonçait l'avènement des Métis franco-catholiques. Le mot *Métis* désignant alors «une race d'hommes, qui se recruterait du mélange de tous les sangs entr'eux; et qui, tout en passant dans le moule canadien-français, conserverait le souvenir de son origine»⁷. Tous les sangs devaient donc se mélanger avec le plus pur, celui des Amérindiens, lesquels descendent, selon Riel, des tribus perdues d'Israël. Cette théorie généalogique était soutenue à la même époque par Joseph Smith, le fondateur de la secte des Mormons. À ce sujet, Jean Servier, dans son *Histoire des utopies*, compare la longue marche des Mormons, à travers le désert de l'Utah, à l'«ère de souffrance et d'injustice» (Servier, 1967, p. 348) qu'endurent d'autres peuples, comme eux, en quête de la Terre promise. Cette comparaison s'applique tout à fait aux Métis opprimés et révoltés du Nord-Ouest. Mais revenons à Louis Riel qui, traumatisé par ses échecs personnels ainsi que par ceux de son peuple, cherche dans l'éschatologie des motifs d'espoir. C'est ainsi qu'il prophétise que l'Église catholique, les Canadiens français et, bien sûr, les Métis allaient triompher de leurs ennemis en 1876 pour entrer dans une ère de gloire qui allait durer 2 333 ans. Or, nous dit encore Jean Servier, «le Millénarisme [est] une tempête qui doit laver l'humanité de ses péchés de par la volonté de Dieu et donner aux frères conjurés l'héritage des biens de la terre» (Servier, 1967, p. 357). On comprend mieux alors certains écrits de Riel, où il affirmait qu'il fallait détruire tout ce qui avait pu s'enraciner de malsain dans la vallée avant de s'y établir à nouveau.

Je veux aller quérir des nations cruelles
[...]
Et les faire passer comme un fleuve écumant
Au portage de la prairie.
Je voudrais que leur main rasât entièrement
Ce perfide établissement.
Et qu'on vît du sang clair rougir l'eau de la Boyne.
Et la rivière Assiniboine (cité dans Martel, 1985, p. 185)

Pour Riel, les Métis, qui sont les Justes aux yeux de Dieu, sont appelés à triompher sur une terre rénovée. Quant aux Impies, ils seront châtiés pendant une période déterminée, savamment calculée. Alexandre Taché ne pouvait soutenir la conception eschatologique et millénariste du monde que Riel, en se prenant pour le prophète, propageait à grande voix. Cependant, il l'excusait⁸ puisqu'il se battait pour la même cause que lui, c'est-à-dire pour retrouver les temps heureux qu'avait connus la colonie avant l'arrivée des étrangers.

CONCLUSION

En s'approchant des côtes de l'Amérique, Christophe Colomb croyait qu'il avait atteint la Terre promise, ce paradis terrestre où la vie se déroule sans heurt. Plus tard, lorsque la partie la plus orientale du Nouveau Monde fut conquise et colonisée, c'est vers l'ouest que les hommes ont cherché une contrée idyllique où trouver le bonheur. Quoi qu'il en soit, la *terra incognita* de toutes les espérances ne s'offre aux regards qu'après un long voyage.

Si l'Amérique et l'utopie font si bon ménage, c'est qu'elles sont toutes les deux des terres nouvelles, à découvrir, à conquérir, puis à dompter. Et c'est bien de cela qu'il s'agit dans l'histoire du Manitoba. Ce à quoi Taché aspirait, c'était vivre au milieu de nulle part avec une poignée d'hommes unis par la foi, qui se contenteraient d'une existence simple et policée. N'avait-il pas réussi l'édification d'une telle société? Après avoir exhorté à la sédentarisation des individus de la région en leur offrant des terres, il s'est appliqué à ce que chacun reçoive l'éducation nécessaire à la civilité. Tout laissait présager que la vie continuerait son rythme régulier, ponctué de fêtes religieuses. Cependant, lorsque la communauté s'est ouverte au reste du monde, elle a perdu la force qu'elle puisait dans son isolement; et ni l'action patriotique de Taché ni la flamme messianique de Riel n'ont sauvé son caractère utopique. La lutte qui fut ainsi

menée a laissé un fort sentiment d'union au sein de la communauté catholique. C'est en partie ce qui a permis aux francophones du Manitoba de perdurer dans une nation qui, en un sens, ne fut jamais la leur. D'autres ont préféré partir et rejoindre, au fil du chemin, les groupements franco-catholiques de l'extrême Ouest.

On étudie généralement le récit de voyage pour la narration d'un déplacement dans le temps et dans l'espace, et l'on oublie trop souvent que son terme est tout aussi important. Or, c'est surtout l'image de cet ailleurs, que le voyageur veut atteindre, qui incite au départ. Le caractère utopique des premières communautés de l'Ouest a largement contribué à l'attraction d'une population en quête de terres. Le peuplement de cette région ne put s'accomplir qu'à la suite de longs voyages entrepris avec espoir.

NOTES

1. Archives de la Chancellerie de l'Archevêché de Montréal (ACAM), lettre de Lafèche à Bourget, le 4 novembre 1853, AAM 255.109 / 853.3 (citée dans Dauphinais, 1991, p. 287).
2. Archives provinciales du Manitoba (APM), «Statistical Reports, Executive Relief Committee, 1868», MG2 B6-2 (cité dans Dauphinais, 1991, p. 245).
3. Archives de l'Archevêché de Saint-Boniface (AASB), lettre de Provencher à Rosati, le 6 juin 1835, PO 264-80265 (citée dans Dauphinais, 1991, p. 93).
4. «[C]hacun apprend le métier qui lui plaît» (More, 1987, p. 147); «Chacun est libre d'occuper à sa guise les heures comprises entre le travail, le sommeil et les repas» (More, 1987, p. 149).
5. Archives de l'Archidiocèse d'Edmonton, Fonds Grandin, lettre de Taché à Grandin, le 26 octobre 1869 (citée dans Painchaud, 1987, p. 3-4).
6. Archives provinciales du Manitoba (APM), lettre de Louis Riel à Taché, Collection Louis Riel, 422 (Stanley, 1985, vol. 3, p. 143).
7. Archives provinciales du Manitoba (APM), lettre de Louis Riel à Paul Proulx, le 10 mai 1877, Collection Louis Riel, 422 (Stanley, 1985, vol. 2, p. 120).
8. Taché, Alexandre-Antonin (1887) *La question Riel: opinions de leurs grandeurs Monseigneur Taché et Monseigneur Lafèche*, 1 feuille volante.

BIBLIOGRAPHIE

- DAUPHINAIS, Luc (1991) *Histoire de Saint-Boniface* (tome I: «À l'ombre des cathédrales, des origines de la colonie jusqu'en 1870»), Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 335 p.
- MARTEL, Gilles (1985) *Le messianisme de Louis Riel*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 481 p.
- MORE, Thomas (1987) *L'Utopie*, Paris, Flammarion, 248 p.
- PAINCHAUD, Robert (1987) *Un rêve français dans le peuplement de la Prairie*, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 303 p.
- PARENT, Luce-Marie (1952) *Monseigneur Taché, écrivain*, Montréal, Université de Montréal, 114 p.
- SERVIER, Jean (1967) *Histoire de l'utopie*, Paris, Gallimard, 378 p.
- STANLEY, George F. G. (dir.) (1985) *The collected writings of Louis Riel / Les écrits complets de Louis Riel*, Edmonton, The University of Alberta Press, 5 vol.
- TACHÉ, Alexandre-Antonin (1866) *Vingt années de missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique*, Montréal, Sénécal, 245 p.
- _____ (1893) *Une page de l'histoire des écoles de Manitoba: étude des cinq phases d'une période de 75 années*, Saint-Boniface, Le Manitoba, 127 p.
- _____ (1901) *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique*, Montréal, Beauchemin, 184 p.